

ADMINISTRATION :
Imprimerie F. RUEDI
 Lausanne
 3, Jumelles — Tél. 12-44

ABONNEMENTS :
 Suisse, 4 fr. par an ; autres
 pays, 6 fr. par an.
 10 centimes le numéro.

La Voix de l'Humanité

Organe de la « Ligue pour la défense de l'Humanité
 et pour l'organisation de son progrès »

Les membres de la Ligue pour la défense de l'Humanité fixent de leur propre gré le montant de leur cotisation.

Compte de chèques postaux : III. 496.

Envoi gratuit des statuts de la ligue et de numéros spécimens de tous ses organes. S'adresser au secrétariat, Lausanne, 3 Jumelles.

Comité suisse de la Ligue : D^r Aug. FOREL ; Albert LOCHER, G. MÜLLER, conseillers nationaux ; A. SUTER, anc. prés. du Conseil communal de Lausanne ; D^r TSCHUMI, président du gouvernement bernois ; D^r MOSER, conseiller d'Etat, Berne ; D^r R. BRODA ; A. SESSLER (Berne), D^r A. HUBER (Bâle), anc. présidents de tribunaux ; D^r A. de QUERVAIN, professeur à l'Université de Zurich ; F. RUEDI, ancien député du Grand Conseil vaudois, Lausanne ; E. RAPIN, pasteur, président honoraire de la Société vaudoise de la paix ; M^{me} VUADENS-CALMUS, Vevey ; M^{me} WALDHARDT-BERTSCH, Berne ; E. PEYTRÉQUIN, vice-président du Conseil communal de Lausanne ; H. HODLER, directeur du journal « Esperanto », Genève, etc.

Comité de patronage international : Jean LONGUET, député de la Seine ; Lucien LE FOYER, anc. député de la Seine ; Gustave HUBBARD, anc. député de Seine-et-Oise ; Ramsay MACDONALD, de la Chambre des Communes ; Lino FERRIANI, procureur-général honoraire, Côte ; W. FÖRSTER, président du Bureau international des poids et mesures ; Dr. N. af URSIN, anc. vice-président de la Diète finlandaise ; Sir Robert STOUT, anc. premier ministre de la Nouvelle-Zélande, etc.
 Président de la Ligue : D^r R. BRODA, directeur des « Documents du Progrès ».
 Prière d'envoyer à M. Fr. Ruedi, membre du Comité suisse, Lausanne, Jumelles 3, tout ce qui concerne la rédaction de la « Voix de l'Humanité ».

Nos appels à la conscience de chaque nation se publiant en sa langue, nous prions nos lecteurs de consulter les autres organes de notre Ligue pour se rendre compte de son but impartial.

Genève, 3 mars 1917.

PROPOS DE GUERRE

Les effets de la guerre sous-marine. — La fin de la Mission Ford.

La guerre sous-marine sans ménagement aucun sévit depuis un mois. Nous ne connaissons pas encore tous les chiffres qui nous permettraient d'apprécier les résultats effectifs de la nouvelle campagne, mais les renseignements qui ont été publiés jusqu'ici sont cependant suffisants pour laisser entrevoir que le dessein de réduire l'Angleterre à la famine par le blocus des côtes est irréalisable. L'Allemagne n'est pas en état de soumettre la Grande-Bretagne à un blocus aussi rigoureux que celui dont elle est obligée de subir l'étreinte. Et cela seul suffit pour que du même coup tombe l'idée de vouloir obliger l'Angleterre à conclure la paix aux conditions qu'il plairait à l'Allemagne de fixer.

Le peuple allemand a dans l'efficacité des sous-marins une confiance mystique qui procède plus de la haine contre l'Angleterre que d'un examen réfléchi de la situation. Les faits lui infligeront sous peu de nouvelles déceptions. Pas plus que l'occupation de la Pologne, de la Serbie et de la Roumanie, le blocus prononcé par les puissances centrales n'est de nature à amener à bref délai une décision en leur faveur. Le gouvernement allemand en est probablement convaincu, mais après le refus des Alliés d'entrer en négociations, il ne pouvait plus guère différer l'emploi sans restriction de l'arme sous-marine à peine de subir de nouveaux assauts d'une opposition aussi tenace que peu perspicace. Il espère, par ailleurs, qu'en rendant plus difficile qu'auparavant la situation de la population civile des pays alliés, le blocus contribuera à renforcer les courants en faveur de la paix, espoir qui, il faut le reconnaître, n'est pas tout à fait sans fondement. Mais la guerre sous-marine ne représente qu'un des éléments du problème militaire. Avant tout, la reprise des pourparlers de paix est subordonnée à l'insuccès des offensives actuellement en préparation.

Malgré l'échec du blocus en tant que mesure destinée à faire capituler l'Angleterre, il est hors de doute que l'extension de la guerre sous-marine amènera dans les pays alliés et dans les pays neutres d'Europe une gêne croissante consécutive à la crise des transports, à la raréfaction des produits indispensables, au renchérissement rapide des vivres. De plus en plus le poids de la guerre se fera sentir, sans que d'ailleurs la situation de l'Allemagne, au point de vue alimentaire, soit nullement améliorée ; elle n'apparaîtra moins mauvaise que par comparaison. Quand la guerre sous-marine n'aurait d'autre effet que d'abattre la jactance des gens qui, commodément installés dans la guerre, parlent sans trembler de la poursuivre jusqu'à

l'anéantissement, problématique, de l'adversaire, elle ne serait pas absolument vaine. Puisque les hommes ne veulent pas écouter le langage de la raison et du bon sens, peut-être prêteront-ils plus d'attention à celui de l'estomac...

Cependant, l'intervention des sous-marins comporte aussi de très sérieux risques pour l'Allemagne. Bien que la politique de leur président ne soit nullement belliqueuse, les Etats-Unis peuvent, par la force des circonstances, d'un moment à l'autre, être entraînés dans la guerre. Ce serait méconnaître les traits essentiels de la mentalité américaine que de croire de la part des Etats-Unis à une guerre purement formelle. Les Américains, dont l'orgueil national ne le cède en rien à celui des autres peuples, tiendront à démontrer que dans ce domaine comme dans d'autres, ils peuvent faire aussi bien, sinon mieux, que les Européens. La mystique chrétienne et démocratique aura tôt fait de sanctifier le but de la guerre. Les pacifistes d'hier conformeront facilement leur langage aux nécessités du jour ; leur guerre sera celle du Droit et de la Justice. Ces termes absolvent tous les reniements. L'Amérique entrant en guerre, cela signifie la prolongation des hostilités, les Alliés renforcés étant moins d'humeur que jamais à envisager favorablement l'idée d'une paix transactionnelle et les Etats-Unis ne pouvant, d'autre part, pas être prêts à participer d'une manière active à la guerre avant plusieurs mois. En outre, il est à craindre que dès ce moment la pression sur les neutres d'Europe redouble et qu'il leur soit de plus en plus difficile d'y résister.

Outre le danger très réel de l'intervention des Etats-Unis et d'autres neutres, il est aussi à craindre que les tendances annexionnistes en Allemagne soient fortifiées par les succès partiels des sous-marins qui frappent l'imagination, quoique, placés dans le cadre des opérations militaires mondiales, ils aient souvent une importance médiocre. On peut déjà constater que, depuis l'échec des propositions de paix, le ton de la presse et des chefs de partis s'est sensiblement élevé ; de nouveau nous voyons les éléments pangermanistes ou nationalistes réclamer avec insistance des acquisitions territoriales, tant à l'ouest qu'à l'est. Or, même si elle est loin d'avoir l'appui du gouvernement, toute manifestation annexionniste se produisant en Allemagne a pour premier effet de donner corps à la défiance des ennemis de ce pays, persuadés plus que jamais que celui-ci nourrit des ambitions démesurées auxquelles la défaite seule pourra mettre un terme. Les annexionnistes vivent d'ailleurs dans un monde d'illusions. Avant de pouvoir annexer, ne fût-ce que cent kilomètres carrés de territoire français, il faudrait tout d'abord écraser complètement l'armée française. Les ligueurs pangermanistes qui, de leur chambre, rectifient les frontières de l'ouest pour assurer la sécurité future de l'Allemagne, feraient peut-être bien d'aller mettre la main à la pâte avant de formuler leurs revendications, la même observation devant d'ail-

leurs s'appliquer aux journalistes alliés qui découpent l'Autriche et la Turquie en morceaux.

En somme, le bilan de la guerre sous-marine ne pourra être fait que lorsque nous serons fixés sur l'attitude des Etats-Unis. Selon que ceux-ci interviennent ou n'interviennent pas, la nouvelle initiative du gouvernement allemand peut aboutir à des conséquences désastreuses pour l'Allemagne ou à un succès fragmentaire.

Les Allemands torpillent les bateaux ennemis, mais il y a des pacifistes qui font mieux : ils torpillent leurs propres bateaux. Voici qu'on nous annonce (entre beaucoup de racontars de la presse, celui-ci est malheureusement vrai) que Ford renonce au pacifisme, après lui avoir promis des millions, et fabriquera désormais des munitions pour le gouvernement américain. Telle est la logique des mystiques et des impulsifs. Les convictions pacifistes de M. Ford devaient surtout avoir pour fondement le désir d'étonner le monde à tout prix, un des plus fâcheux travers de l'âme américaine. Il y a réussi, mais à ses dépens. Ce qui a manqué dès le début à l'entreprise de Ford, c'est une connaissance suffisante des choses européennes, une méthode, un plan d'action, pour tout dire un système. Une fois de plus, il est démontré qu'un beau geste retentissant, ni même de fortes sommes d'argent, ne sauraient suffire pour créer un mouvement durable. Il faut avant tout, pour faire œuvre qui vive, un noyau d'hommes compétents, actifs, résolus, désintéressés, travaillant fraternellement dans une sainte communauté de pensée et d'amour. L'arrivisme et le bluff n'édifient que des châteaux de cartes.

Après des débuts quelque peu funambulesques, la mission Ford, au contact de l'air européen, avait dû subir une première transformation. La Conférence des neutres, deuxième incarnation de la mission, ne différait guère par l'esprit des organisations pacifistes d'avant la guerre. L'expérience aidant, ses dirigeants commençaient cependant à comprendre la nécessité de faire tout d'abord œuvre de propagande, d'agitation et d'éducation avant d'agir auprès des gouvernements, lorsque l'initiateur s'est dérobé. C'est une fin regrettable, mais qu'au moins les pacifistes en retirent la leçon de compter à l'avenir plus sur eux-mêmes que sur les caprices des multi-millionnaires américains.

H. HODLER.

Les maîtres de la situation

par Ed. PLATZHOFF-LEJEUNE, doct. en théologie.

Ce ne sont pas les chefs d'Etat. Ils dépendent de leurs ministres et de leurs Parlements.

Ce ne sont pas les généraux. Ils sont liés par leurs collègues alliés. Ce ne sont pas les nations. Elles sont moins libres que jamais et vivent de douces illusions et de folles espérances qui les poussent au suprême sacrifice.

Les maîtres de la situation, ce sont les journalistes.

Sans doute, certaines choses leur sont défendues. Il est interdit de dire publiquement des vérités cruelles, mais salutaires. Il est interdit de juger objectivement, sans parti pris, avec sang-froid, avec calme et sérénité. Il est interdit de reconnaître la vaillance et la noblesse de l'ennemi. Il est interdit de parler de solidarité humaine, de fraternité entre les soldats des deux fronts. Il est interdit de reconnaître les souffrances de l'adversaire, de plaindre ses veuves et ses orphelins, de dire que ce sont là des hommes, des femmes, des enfants, comme nous, ni meilleurs, ni pires.

Tout cela est interdit, mais les contrevenants sont rares et ceux qui souffrent de cette interdiction, qui se révoltent contre elle et qui pâtissent pour elle se comptent au bout des doigts.

Tout le reste est permis. Il est permis de dire que l'ennemi est un monstre, que son gouvernement est perfide et ignore la bonne foi, que tout ce qu'il trouve n'est que ruse et hypocrisie. Il est permis d'inventer à son sujet les histoires les plus abracadabrantes et les plus stupides, les plus invraisemblables et les plus déplorables bêtes. Car aucun gouvernement n'a mis de frein à la bêtise dont Schiller disait que les dieux même la combattent sans succès. Il est permis de chanter en l'honneur de son armée et de son gouvernement les éloges les plus exagérés et les plus ridicules. Permis de prêter à ses concitoyens les plus hautes vertus et contre toute apparence. Permis de caresser pour l'avenir de sa nation les rêves de domination et de conquête les plus funestes. Tout ce qui stimule, encourage, pousse à l'action, à la résistance, à l'attaque est permis. Tout ce qui décourage, paralyse l'effort, tout ce qui dégrise et désillusionne, tout ce qui renoue les liens rompus, tout ce qui prépare une paix prochaine et la solidarité des hommes est interdite. Peu importe qu'il s'agisse de vérité ou d'erreur.

A qui tout cela est-il permis ? Aux journalistes, maîtres de la situation. Et qui sont ces journalistes ? De quel milieu sortent-ils ? Quelles études ont-ils faites ? Quels examens ont-ils subis ? Par quelle instance de contrôle ont-ils passé pour avoir le droit de faire l'opinion publique, pour exercer une influence aussi formidable et souvent décisive, pour être le bras droit de leur gouvernement et souvent son autorité exécutive ?

Ce sont des personnages d'origine fort mélangée. Avocats, anciens professeurs, curés ou pasteurs, les uns des ratés de la vie, les autres ratés des Ecoles normales, ratés du commerce, aventuriers de haut et de bas étage. Mais ce sont des audacieux et la fortune leur sourit. Oui, la fortune dans le sens très spécial du mot. Saura-t-on jamais l'augmentation de leur tirage depuis la guerre ? De pauvres feuilles de chou qui végétaient dans un trou de province sont devenues du jour au lendemain de grands organes influents dont on écoute la voix autorisée avec déférence. Celui qui dirige était hier un pauvre prote. Il avait fait un peu d'école primaire. Il sait lire, écrire et surtout calculer. Il n'a jamais voyagé. Le livre de l'histoire lui est fermé. Il ne connaît aucune langue étrangère. Il s'est dit un jour qu'au lieu de composer un manuscrit il pourrait aussi bien le fabriquer lui-même. Il s'y est lancé sous un pseudonyme. Il a récidivé et les abonnés ont fini par dresser l'oreille. Tiens, c'est quelqu'un ! Quelle assurance, quelle foi en lui-même, quelle énergie dans le jugement ! Il ne doute de rien. Le public aime cela. Il préfère les solutions simples, parce qu'elles sont claires. Et peu importe qu'elles soient vraies. Il aime le mot pour rire, la boutade dite spirituelle, le terme à l'emporte-pièce. Et il est abondamment servi, car enfin, un bon chef suit ceux qu'il dirige pour mieux les exploiter. Ainsi sa fortune est faite. Pour l'agrandir, il faut que la guerre dure. Il faut chaque jour une nouvelle sensationnelle. Au moins une défaite dans les vingt-

quatre heures par terre et par mer. Jamais une victoire d'ennemi, tout au plus de légers succès sans conséquences. Mais des actes de cruauté sans nombre, barbaries et bestialités, guet-apens et perfidies, toujours percées à jour, témoins oculaires de tout cela, toujours dignes de foi, correspondances particulières de source autorisée, les confidences d'un personnage très haut placé et qui supplie de ne pas trahir.

Avec cela, le tirage augmente, les machines ronflent, les ballots de papier s'entassent dans la rue, les crieurs parcourent les villes et les campagnes, les insertions affluent et l'auguste chef de tout cela, à la tête d'un état-major rédactionnel, regarde son œuvre avec la béate satisfaction du *self made man* ! *On vit très bien comme cela*, répond-il à ceux qui font des vœux pour la fin de la guerre. Evidemment, il faut faire sa pelote avant la paix, car le bonheur est trop grand pour durer.

Ce rôle funeste de la presse n'a pas été mis suffisamment en évidence jusqu'à présent pour une raison très simple : la presse ne veut pas se calomnier elle-même et, par une solidarité professionnelle, louable en principe, mais décidément exagérée, elle ne rompt pas avec ceux qui ne cessent de rabaisser le niveau moral du journal et du journaliste en faisant une vulgaire spéculation au lieu d'une haute mission morale.

Le journaliste jouit d'une influence et d'un prestige disproportionné avec son instruction et son éducation dans la plupart des cas. Il abuse de ce pouvoir qui le grise en s'en servant pour ses fins personnelles et pour la satisfaction de ses ambitions démesurées. N'oublions pas que le grand journal qui ne mérite guère ces reproches n'exerce qu'une petite influence dans les couches populaires qui vivent du journal à un sou, qui est leur évangile, leur roman, leur seule source d'instruction, leur unique objet de lecture. L'anonymat des articles de fond et des nouvelles, le mystérieux inconnu qui jette le journal sur le marché en impose à la foule ! Elle ne demande jamais : qui a écrit cela ? Comment le sait-il ? Est-ce la vérité ? Ne cache-t-il rien ? Elle dit simplement : Le journal l'a dit ; c'est écrit. Et elle croit !

Cette crédulité naïve, ardente, absolue, de cette foule qui doute de la foi, conspue l'Eglise, critique la science, se méfie du juge, ne se laisse pas tromper par le commerçant ; cette foi de charbonnier dans le journal, dans tout ce qu'il dit, alors même qu'il se trompe et qu'il dément sans cesse, est un phénomène étonnant, effrayant et qui nous fait rêver. Il ne s'explique que par une constatation très simple à faire : c'est que le journaliste flatte les goûts de son public et cultive ses passions. Il a su réveiller, je ne sais quels instincts ataviques de race, attiser les haines et leur donner la forme d'une passion noble et généreuse qu'on recommande à ceux qui ne l'ont pas comme un exemple à suivre. Depuis le *Jules-César* de Shakespeare et le discours d'Autonius, la foule n'a pas changé. Elle est toujours avide de nobles paroles, elle a l'enthousiasme facile et la manière habile peut l'entraîner aux pires fontaines et aux plus nobles exploits. Mais elle est changeante et adorera demain ce qu'elle a brûlé hier, si tel est son intérêt. Elle ne demande qu'une chose : que sa générosité ne lui coûte rien et que sa haine ne la fasse pas souffrir.

Le temps des grands discours populaires, des tribuns acclamés par la foule est passé. Le tribun moderne, c'est le journaliste ; la foule c'est le lecteur qui achète son journal et s'y plonge avec fureur et avec délices. Ce ne sont plus des centaines, mais des milliers qui écoutent le tribun. Hélas ! il est moins digne que jamais d'être écouté.

Si vous saviez, messieurs les journalistes, combien peu nous importent vos jugements, vos critiques, vos prévisions, vos conclusions, vos résumés de la situation. Ils valent ce qu'ont valu les prédictions du colonel Harrison pour 1915, pauvre acrobate de la prophétie, dont aujourd'hui nous

sourions et que des millions prenaient au sérieux et au tragique.

Donnez-nous des faits, rien que des faits, mais de grâce, sans vos commentaires, sans le titre sensationnel, ironique ou fanfaron qui affaiblit, renforce ou altère, sans l'habile triage qui les fausse, sans la sauce fade ou piquante dont vous avez l'habitude de les assaisonner. Des faits, dix fois, cent fois plus de faits, sans les presser dans le lit de Procuste de vos peu intéressantes convictions, de vos inutiles sympathies, de vos désirs qui nous indiffèrent. Des faits, messieurs : Savez-vous encore ce que c'est qu'un fait qu'on enregistre, qu'il plaise ou qu'il déplaise, qu'on ne commente pas, qu'on n'intitule pas, qu'on n'enrichit pas de points d'exclamation ou d'interrogation, qu'on ne met ni en doute, ni en relief, mais qu'on accepte, devant lequel on s'incline et s'efface. Oui, messieurs, effacez-vous, car vous êtes terriblement encombrants et personne ne vous a demandé d'intervenir et de vous placer entre la vérité et nous. « Connaissent-ils la vérité ? », me demanda ironiquement un ami, en parlant d'un peuple belligérant. « Je ne le crois pas », répondis-je, car personne ne la connaît. Elle se dégagera lentement, uniforme pour tous, d'un examen impartial, froid, objectif des faits accumulés avec patience et prudence. Pour y arriver, il faudra une grande sérénité, un calme inaltérable, une âme honnête et bonne, aucune passion, bonne ou mauvaise, généreuse ou funeste, aucune haine, aucun amour, mais de la bienveillance pour tous, unie à un sens critique exercé et sans cesse en éveil.

Que fait-on aujourd'hui pour chercher la vérité. Rien ou peu de chose ! On la cache, on l'altère, on l'habille, on la passe sous silence. Elle serait déjà difficile à découvrir si on la cherchait sérieusement, mais comment la trouver si on a peur d'elle ? Elle est bien le chien qu'on enferme dans un trou, comme disait le fou du roi Lear. Et c'est la presse qui l'enferme, elle qui devrait la proclamer !

Certes, si nous avons dans tous les pays quelques journaux remarquables qu'on laisse parler et qui veulent parler, la majorité parle pour ne rien dire et pour arranger les faits à leur façon en corrompant la fortune selon leur goût. Et la foule se prosterne devant les maîtres de la situation ! Le monde est hors de ses gonds, dit Hamlet. Malheur à ceux qui devront la remettre en place ! Malheur à ceux surtout qui l'ont fait sortir de son cours normal ! Comment nier la part de faute qui incombe à la presse de tous les pays dans cette guerre ?

BON SENS

On écrit à la *Feuille d'Avis de Vevey* :¹⁾

Le hasard fait parfois drôlement les choses : A Kandersteg, ayant besoin des services d'un coiffeur, j'entrai dans une boutique près de la gare. Quel ne fut pas mon étonnement d'apprendre que le tenancier était un interné français, travaillant pour le compte d'un sujet de Guillaume II appelé sur le front ! Ces deux hommes qui, dans la bataille, se seraient embrochés avec frénésie, avaient conclu un traité en bonne et due forme : l'un, consentant à remettre ses biens à la garde d'un ennemi ; l'autre, s'engageant à les gérer en bon père de famille et à verser les bénéfices à la femme du mobilisé.

¹⁾ Note reproduite du « Grutlén ».